

the book has many gems that will inform other researchers working on the history of nineteenth-century medical practice in North America.

David Wright
McMaster University

TREMBLAY, Yves, Roch LEGAULT et Jean LAMARRE (dir.) — *L'éducation et les militaires canadiens*. Outremont, Athéna éditions, 2004, 263 p.

À l'heure de la redéfinition de la politique étrangère canadienne et, par conséquent, des Forces armées, du refus du gouvernement canadien de prêter main-forte aux militaires américains embourbés en Irak, aux lendemains des bourdes commises par les militaires canadiens en Somalie et du réveil en gueule de bois causé par les avatars de la mécanique canadienne en Afghanistan et en Mer du Nord, un livre fort intéressant publié chez Athéna éditions vient faire le point sur l'éducation des militaires canadiens et relier tous les éléments susmentionnés.

L'ouvrage, recueil des communications ayant été prononcées en mars 2002 lors du colloque « Soif de victoire et recherche de la connaissance : histoire du militaire et de son éducation au Canada », est divisé en cinq parties : portrait du système civil d'éducation avant la révolution tranquille; système d'éducation militaire, de la Nouvelle-France jusqu'à la fermeture du Collège militaire royal de Saint-Jean; regard sur la formation des officiers; nouveaux défis causés par la RMA (Revolution in Military Affairs) et réflexions sur le rôle de l'éducation pour l'avenir des Forces canadiennes.

Un des axes intéressants de l'ouvrage est l'analyse sémantique et, surtout, les questionnements, omniprésents, sur les différents aspects de la formation. L'entraînement, la préparation par le biais d'exercices, de drill, laissant de côté toute réflexion cérébrale, sont-ils suffisants? « Une certaine formation, un bon entraînement, certes, mais trop d'éducation chez un soldat ou un sous-officier a longtemps été perçu comme suspect, voire dangereux » (p. 129). Il s'agit donc de donner une bonne instruction, tant aux soldats qu'aux sous-officiers et aux officiers, de leur transmettre le savoir et le savoir-faire, les notions militaires proprement dites. Dès 1923, dans un essai empli de lucidité que les éditeurs ont eu la bonne idée d'inclure dans l'ouvrage, le capitaine H. Meredith Logan soutient que, déjà à cette époque, les innovations techniques permettent de réduire le nombre d'hommes sur le champ de bataille mais que ces derniers sont appelés à recevoir une meilleure préparation militaire. Logan rappelle également que « dans le passé, on s'est trop préoccupé de soumettre le corps et l'on n'a pas assez développé l'esprit lorsqu'on s'entraînait » (p. 121).

Il semble donc que l'instruction ne soit pas non plus suffisante, qu'il faille apprendre aux militaires un savoir-être, leur transmettre « des moyens propres à assurer la formation et le développement d'un être humain » (p. 130). En ce qui concerne les officiers, il en a toujours été ainsi. Nombreux dans l'ouvrage sont les articles qui traitent de la question des sujets d'instruction tant pour les soldats que pour les officiers. On rappelle ainsi qu'en plus de l'apprentissage de la lecture de cartes et des techniques militaires, on apprend également aux sous-officiers et aux officiers à

être de gentilshommes, allant, dans certaines écoles, jusqu'à offrir des cours de danse aux officiers.

Toujours est-il que si, aujourd'hui, on accorde une certaine priorité à l'éducation, on n'exige toujours pas un diplôme d'études secondaires pour s'enrôler dans les Forces canadiennes (p. 137) – on fait chaque année la promotion des forces dans plusieurs écoles secondaires du pays – mais on encourage toujours davantage les officiers à poursuivre des études universitaires.

Pour pallier la formation et l'éducation des membres des Forces canadiennes, on a créé au fil des années une série d'institutions dont le Collège militaire royal de Kingston est le centre. Selon certains, le collège n'aurait toutefois pas tenu toujours ses promesses. Ainsi, Serge Bernier, dans son article « Le Collège militaire royal de Saint-Jean : la mise en marche du concept du corps d'officiers bilingue avant l'heure », rappelle qu'entre autres choses, la mission des institutions de formation des militaires, depuis les cinquante dernières années, est de former des officiers bilingues. Et qu'à ce sujet, le défunt Collège militaire royal de Saint-Jean réussissait davantage là où le premier échouait. Pour les considérations budgétaires que l'on connaît, on a fermé en 1995 le CMR, mettant sur les épaules de l'institution ontarienne la formation de l'élite militaire canadienne bilingue.

Par ailleurs, il ne s'agit pas du seul reproche fait au CMR dans l'ouvrage. En effet, certains se questionnent sur la pertinence par le Royal Military College, en ces années de restrictions budgétaires, d'offrir aux officiers canadiens des formations universitaires telles que des MBA au lieu de concentrer l'offre vers une formation davantage axée sur les questions militaires : psychologie, histoire, relations internationales, par exemple.

On ne fait plus la guerre comme on la faisait au début du siècle dernier, lors de la Première Guerre mondiale, ni même lors de la Seconde, il y a à peine soixante ans. Avec la première Guerre du golfe, l'intervention des forces de l'Otan au Kosovo et celle de l'armée américaine en Irak, les tactiques et les techniques militaires ont considérablement évolué, à un point tel qu'on parle maintenant d'une véritable révolution dans les affaires militaires (RMA). De moins en moins, on envoie d'imposantes troupes militaires au front; en lieu et place, des petits contingents sont dépêchés pour faire du repérage; les armes tactiques sont pour leur part lancées sur des cibles qui se trouvent à des centaines de kilomètres de leur point de départ. Les innovations technologiques ont en effet un double avantage tant pour les stratèges que pour les populations civiles. En effet, si les armes utilisées aujourd'hui sont plus précises, elles permettent, théoriquement du moins, d'épargner les vies civiles, mais également celles de militaires. Les généraux du XXI^e siècle n'auront plus besoin de centaines de milliers de soldats anonymes et interchangeableables pour défendre ou attaquer un territoire. Toutefois, les militaires de carrière ne doivent plus être de simples exécutants, ils doivent être formés, non plus simplement entraînés, sur-spécialisés pour pouvoir manier les différentes technologies à l'œuvre.

L'éducation et les militaires canadiens constitue en somme un ouvrage concis, mais éclairant, qui permet d'une part de suivre l'évolution dans l'éducation des militaires, et d'autre part de comprendre, comme le dit Claude Beauregard, que le prochain défi des Forces canadiennes « consiste à acquérir, à développer et à pro-

téger le capital intellectuel de l'organisation militaire » (p. 220). Parce que, de plus en plus, les succès de l'institution passeront par la formation intellectuelle et les connaissances de nos militaires.

Patrick Bouvier
Historien indépendant

VERDON, Laure — *Le Moyen Âge*. Paris, Belin, 2003, 288 p.

Agrégée d'histoire, Laure Verdon est maître de conférence en histoire du moyen âge à l'Université de Provence à Aix-en-Provence. Ses recherches s'intéressent d'une part aux formes et expressions du pouvoir seigneurial dans les sociétés méridionales – Catalogne et Provence – entre le XI^e et le XIV^e siècle, et d'autre part à l'histoire des femmes. Elle est notamment l'auteure de *La terre et les hommes, en Roussillon aux XII^e et XIII^e siècles : structures seigneuriales, rente et société d'après les sources templières* publié aux Presses de l'Université de Provence en 2001.

Avec *Le Moyen Âge*, elle propose un ouvrage dont le genre reste difficile à circonscrire avec précision. On hésite entre le manuel destiné aux médiévistes en herbe, le public cible de la collection, et l'essai visant à démasquer voire *dé-construire* une certaine mythologie, ou les idées reçues selon l'expression privilégiée par l'auteure, entourant le millénaire médiéval. Ainsi du manuel, il reproduit la facture résolument chronologique alors que de l'essai, il utilise une thématique plus resserrée – l'accent étant mis sur les aspects idéologique, social et culturel de la période médiévale – associée à deux chapitres introductifs présentant « l'histoire de l'histoire médiévale » ainsi qu'une mise en perspective des connaissances sur le moyen âge grâce à l'utilisation des travaux les plus récents dans le domaine. L'objectif de l'ouvrage étant de répondre à une question fort provocante l'ouvrant – « Le Moyen Âge existe-t-il? » – en montrant la richesse et la diversité de cette période.

Si la plus large part de la matière du livre s'inscrit à l'intérieur des balises temporelles conventionnelles, soit du IV^e au XV^e siècle, sa répartition se veut plus originale que dans la plupart des manuels du même genre. En effet, mis à part la séquence initiale qui couvre les quatre premiers siècles, les autres suivent une chronologie plus étroite couvrant deux siècles. Ce parti pris s'explique par une volonté de « donner à voir les dynamiques et les caractéristiques propres » (p. 6) du moyen âge, mais tend à minorer l'importance fondamentale de la féodalité comme système politique dont découlent des institutions sociales et culturelles qui restent essentielles pour définir la société médiévale (É. Bournazel et J.-P. Poly, dir., *Les féodalités*, Presses universitaires de France, 1998). Il ne s'agit pas ici d'exprimer une nostalgie pour l'organisation interne des manuels qui mettait un tel accent sur le moyen âge dit central ou féodal alors que le reste de la période ne constituait qu'un avant ou un après voire une déliquescence du système féodal, mais plutôt d'illustrer les limites du plan retenu.

Les informations que recèle cette partie de l'ouvrage offrent une synthèse relativement complète autour des thèmes retenus – idéologies, culture et société – organisée pour rendre compte des débats qui ont toujours cours sur de multiples aspects de l'his-